

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE PAR BERNARD BAERTSCHI.	7
THÈME. SOIN (<i>DICTIONNAIRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE, 1694</i>).	19
VARIATION 1 (PRÉLUDE). L'ABSENCE DE SOIN.	21
<p>On part d'un sujet d'étonnement : l'absence de soin. De fait, certains patients ne se soignent pas, phénomène bien connu sous le nom de non-observance ; mais il arrive aussi que les médecins ne soignent pas les patients et le but de la première variation est de montrer l'homologie qui existe entre cette « inertie clinique » des médecins et la non-observance des patients.</p>	
VARIATION 2. COMMENT LE SOIN EST-IL <i>POSSIBLE</i> ?	33

On pose ici la question de l'observance et du soin : en fait, l'observance est également paradoxale. En effet, il s'agit en général de choisir entre une récompense à long terme, conserver sa santé, et une récompense à court terme portant la marque du plaisir. Or du fait d'une impatience naturelle nous avons, selon la théorie du « choix intertemporel » développée notamment par George Ainslie

et Jon Elster, tendance à choisir la récompense proche. Comment l'observance est-elle, néanmoins, possible ? Il faut admettre que certains d'entre nous acceptent d'obéir à un principe de prévoyance qui nous dicte de donner la priorité au futur.

VARIATION 3 (INTERMEZZO).

SOIGNER, UN VERBE SOCIOLOGIQUE 65

On décrit ici la nature asymétrique de la notion de soin : soigner est présenté comme un verbe sociologique (concept décrit par Vincent Descombes), qui change de sens lorsqu'il est utilisé à la forme réfléchie. On ne peut donc pas attendre du patient qui « se » soigne qu'il devienne médecin de lui-même.

VARIATION 4.

LE SOIN DE SOI 73

On montre que le soin de soi nécessite de résoudre différents conflits : non seulement des conflits de nature « diachronique », mais aussi un conflit « synchronique », survenant ici et maintenant, entre deux parties du moi, mettant en jeu une division de l'esprit telle qu'elle a été décrite par Donald Davidson. On analyse les différents moyens de résoudre ces conflits et on montre, en suivant Harry Frankfurt, comment l'amour de soi a une vertu réunificatrice : le soin de soi peut alors être décrit comme une forme particulière du souci de soi, qui est l'amour de soi.

VARIATION 5.

SOIGNER 105

On pose alors la question de la place de l'amour dans le soin. La position commune est de nier qu'il ait une place : de l'empathie, pas de sympathie, recommande-t-on habituellement. On critique cette position en s'appuyant sur les discussions de philosophes comme Harry Frankfurt

et Stephen Darwall et on montre que la sympathie ou l'amour sont au contraire nécessaires dans la relation thérapeutique : l'amour – pris dans le sens du mot grec *philia* – est défini comme la sympathie qui nous pousse à désirer le bien-être de la personne aimée.

VARIATION 6.

ÉTHIQUE DU SOIN 127

Il est donc nécessaire de justifier cette position sur le plan éthique. On montre que se contenter d'une démarche empathique revient en fait à supposer simplement que le soignant et le soigné sont dans une position d'égal à égal, sans se rappeler que la nature sociologique du soin implique l'existence d'une asymétrie. On propose un modèle de relation thérapeutique dans lequel le médecin se permet de dire au patient, dont il a le souci, ses préférences, ceci revenant à voir dans le patient une personne autonome, définie comme un être doué d'une activité spirituelle réflexive qui lui permet d'accepter cette asymétrie et d'évaluer ses propres préférences pour éventuellement en changer. Ceci ne peut avoir lieu que dans une relation de confiance, concept qui trouve ici sa signification éthique.

VARIATION 7 (CODA).

LE MALADE ET SON DOUBLE 155

La conclusion de cette théorie du soin a la forme d'une métaphore : le patient, lorsqu'il devient malade, entre dans une « maison de la maladie », une partie de lui-même restant au-dehors. Il y a alors une division de l'esprit qui conduit à l'existence d'un malade et de son double. Cette véritable maladie de l'esprit prend fin lorsque la personne malade sort de la « maison de la maladie », rejoignant son double, décidant de temps en temps d'y retourner pour se soigner. Comment arriver à une telle maîtrise ? Le texte se termine en citant un aphorisme de Kafka, qui décrit un combat dans lequel

un personnage lutte contre deux adversaires qui le poussent l'un vers l'avant, l'autre vers l'arrière, et qui représentent (Hannah Arendt) les forces du passé et du futur. Son salut survient lorsqu'il prend un rôle d'arbitre du combat. On propose ainsi qu'un rôle essentiel du soignant est d'aider le soigné à prendre ce rôle d'arbitre de sa propre existence.